

ADULTÈRES

Aldo Naouri
Gènes
Festival della Scienza
4 novembre 2007

Y a-t-il un quelconque intérêt à traiter d'un sujet tel que l'adultère :

- à une époque, la nôtre, qui a activement œuvré pour la promotion du sexe et pour la liberté sexuelle ?
- et, de surcroît, d'une place de pédiatre ?

Il serait facile de répondre par l'affirmative à ces deux questions à partir du fait que je suis ici.

Mais peut-on se contenter d'une telle réponse pour un sujet si délicat ?

Certainement pas. Et c'est pourquoi je reprendrai ces deux questions préliminaires pour montrer autant leur pertinence que l'étendue des champs qu'elles ouvrent.

Voyons déjà ce qu'il en est déjà du mot « adultères » que j'utilise et dont j'ai tenu, contre l'avis de mes éditeurs, à faire le titre de mon ouvrage.

Il a posé beaucoup, beaucoup de problèmes.

On l'a estimé obsolète, dépassé, inadapté à la notion dont il se propose de traiter.

On lui trouve en effet une connotation morale, lourde et inappropriée, directement issue du septième commandement du décalogue de l'Ancien Testament. On lui aurait préféré de loin le terme de « infidélité ». Dans la mesure où ce type de conduite est devenu si fréquent dans le quotidien des couples que de l'évoquer n'implique pas la réprobation que le mot adultère porte en lui.

Toutes choses qui feraient de ce mot un frein... à la vente et à la diffusion de l'ouvrage !

Voilà un argument qu'il importe de prendre en considération. Parce que dès qu'on invoque le « commercial », c'est du sérieux !

La critique qu'on a faite à cet égard s'est parfaitement vérifiée dans mon expérience d'auteur.

Combien de lecteurs m'ont dit le malaise qu'ils ont ressenti à demander l'ouvrage au libraire ou bien à l'avoir sur leur table de nuit en présence de leur conjoint ! « Tiens, tiens, tiens ! croyaient-ils devoir entendre, étrange que ce sujet t'intéresse ! » Ces mêmes lecteurs n'auraient sans doute éprouvé aucune

gêne à se procurer ou à exposer sur leur table de nuit, « Crimes et châtements » de Dostoïevski.

Cela ne devrait-il pas poser question ? Il en irait comme si, dans le second cas, ils se sentiraient profondément dédouanés quant à leur rapport au meurtre, alors que la gêne qu'ils ressentent par rapport à l'adultère témoignerait de l'éventuelle vivacité de leur inclination en la matière. Dans le regard du libraire ou du conjoint, ils percevraient une forme de muette accusation : « S'ils s'intéressent à un tel sujet c'est qu'ils en sont profondément concernés ». Accusation dont ils craignent, selon le cas, de la voir assortie d'un « Les salaud (ou la salope) ! ou Le pauvre (ou La pauvre !) ! »

La conclusion que je tire pour ma part de cette différence de disposition est simple, relativement anodine et parfaitement recevable : alors que chacun de nous – y compris le libraire et le lecteur – a profondément intégré en lui l'interdit du meurtre pour se sentir à l'abri de toute tentation de le commettre, il n'a pas réussi – y compris une fois encore le libraire et le lecteur – à intégrer de la même façon l'interdit de l'adultère. Au point de ne pas cesser de sentir la tentation de le commettre.

Vous pouvez comprendre, à partir de là que j'aie tenu à mon titre.

Souvenez vous de ce que dit Michele le héros du film Palombella Rossa de Nani Moretti : « Chi parla male, pensa male e vive male. Bisogna trovare le parole giuste : le parole sono importanti! »

Dans cette ligne de pensée, j'ai donc voulu :

- traiter d'un sujet universel dont nul ne peut prétendre qu'il ne le concerne pas.
- aller jusqu'aux racines de cette préoccupation sans m'arrêter aux idées reçues
- et tenter de comprendre en quoi le changement de nos comportements en la matière intéresse nos sociétés et concerne leur avenir.

L'universalité du sujet est déjà attestée par le fait que la littérature, le théâtre, l'opéra, le cinéma, ne traitent jamais que du malheur des amours déçus ou contrariés.

Il est vrai que « les gens heureux n'ont pas d'histoire », comme on le dit. Mais ces « gens heureux » peuvent-ils prétendre se tenir *ad vitam aeternam* à l'abri d'un environnement culturel aussi uniformément orienté et aussi insistant ? Ne vont-ils pas finir par être contaminés par tout ce que charrient des media de plus en plus puissants ?

Une belle chanson de Georges Brassens, *Pénélope*, pose la question en des termes touchants : « N'avez-vous donc jamais/ appelé de vos vœux/ l'amourette qui passe/ qui vous prend aux cheveux/ qui vous conte la bagatelle/ qui met la

marguerite au jardin potager/ la pomme défendue au branches du verger/ et le désordre à vos dentelles ? »

La réflexion du psychanalyste français, Lucien Israël, semble quant à elle répondre sur un mode cynique au poète : « Il n’y a que les paranoïaques, écrit-il, pour être assurés de la fidélité de leurs femmes. »

Ce qui donnerait consistance à l’interdit évangélique quand il dit : « Tu ne convoiteras pas la femme de ton voisin ». En conférant au fantasme adultérin le même degré que sa réalisation – seul le paranoïaque croirait que sa femme ne nourrit pas de fantasme de cet ordre –, cet interdit justifie sa raison d’être en soulignant la violence de la pulsion qui habite chacun et en laissant entendre que la puissance de cette pulsion est si grande que nul ne peut prétendre pouvoir la combattre seul.

Conclusion de cette incursion rapide dans des propos disparates : nous sommes tous sans exception travaillés par une pulsion adultérine que nous vivons plus ou moins sereinement et que nous combattons éventuellement comme nous le pouvons.

La preuve triviale se trouve d’ailleurs dans notre quotidien et dans le simple fait – auquel il serait d’ailleurs très malséant de trouver à redire ! – que les femmes font tout ce qu’il faut, par leur apparence et par leurs attitudes, pour se sentir « objet de désir », et que les hommes ne se gênent pas pour manifester leur désir de toutes les façons. Il en a pratiquement toujours été ainsi, du moins dans nos sociétés occidentales. Les sociétés arabo-musulmanes – comme d’ailleurs dans un certain nombre de sociétés méditerranéennes qui en ont subi l’influence – ont décidé quant à elles de voiler les femmes afin de ne pas les constituer comme objet attisant le désir des hommes.

Ne voilà-t-il pas déjà qui mérite d’être compris plus encore que simplement constaté ?

À cette fin j’ai commencé par interroger la langue et recueillir ce qu’elle nous apprend. L’étymologie du terme « adultère » m’a beaucoup intéressé. Et si vous lisez mon ouvrage, vous verrez avec quel sérieux je l’ai traitée. Pour finir par décomposer le terme latin *adulterare* et jouer de sa phonétique en en faisant *ad ulter errare*. *Ad* qui veut dire « vers », indique une direction. *Ulter*, comparatif de *alius* qui veut dire « autre », signifie « plus autre ». Quant à *errare*, chacun sait que ça veut dire « commettre une erreur ». Ce qui ferait de *adulterare* « commettre une erreur en allant vers un plus autre ».

Comme cela concerne l’entité couple et que ça signale une erreur en introduisant la notion du comparatif *ulter*, voilà qui laisse clairement entendre que le partenaire, au sein du couple, est fondamentalement « autre » et que, quoi qu’on veuille, il ne cessera jamais de l’être. Si bien que le « faire un » avec son partenaire, prôné par tous les discours sur l’amour, n’est rien de plus qu’un pur

fantasme strictement impossible à mettre en œuvre. Woody Allen en fait une délicieuse boutade en déclarant : « Nous avons passé une nuit exceptionnelle, nous ne faisons plus qu'un : moi ! ».

Voilà donc un terme, *adulterare*, qui serait destiné à dénoncer qu'on commet une grande erreur, parce qu'on n'aurait pas pris acte d'une réalité, au nom d'un fantasme dont on ne s'est pas débarrassé.

Pourquoi donc un tel fantasme a-t-il la vie aussi dure ? Et pourquoi ne parvient-on pas à s'en débarrasser ?

Je me permets de signaler ici – parce que le temps m'est compté et que je dois aller à l'essentiel – que les grandes lignes, que je ne fais que tracer, sont illustrées dans mon livre par de nombreux cas cliniques puisés dans ma pratique ou dans le domaine culturel. L'avantage de ces cas cliniques étant non seulement de coller étroitement aux points théoriques que je soulève mais d'en donner une idée plus consistante.

Je reviens donc à ce fameux fantasme.

Il soulève deux questions, plus intéressantes aujourd'hui que jamais.

Chacun de nous a en effet, aujourd'hui, la possibilité – parfois prônée d'ailleurs comme une forme de devoir ! – de ne mettre aucune entrave à ce qu'il sent être son désir. Comme il serait universellement entendu que c'est l'insatisfaction sexuelle qui conduit à l'adultère, pourquoi ne s'évertuerait-on pas à promouvoir la satisfaction sexuelle comme la valeur légitime ultime ?

Après tout, un romancier français, Roger Vailland, écrit qu'il ferait « plus facilement l'amour à cent femme différentes que cent fois à la même femme ». Dans une telle perspective, la maîtrise de la contraception, l'usage du préservatif, la liberté des mœurs et la promotion du sexe autoriseraient chacun, homme ou femme, à changer de partenaire tous les jours. Or, ce qui se constate, c'est qu'au lieu de se comporter comme il serait alors logique, nos contemporains ne cherchent qu'une chose : trouver le ou la partenaire avec lequel ou avec laquelle faire couple !

Étrange, non ?

Je vois venir très vite l'argument du « sentiment ».

N'ayez aucune crainte, je ne vais pas l'ignorer. Mais là encore, si vous me permettez, je vous entraînerai au delà des mots.

À commencer par ce que laisse entendre le recours à ce mot de « sentiment ». Mettons y déjà ce à quoi chacun s'attend, à savoir l'« amour » – une notion galvaudée et terriblement difficile à cerner. Disons donc – et vous voyez combien je suis accommodant ! – que dans sa quête, chacun cherche l'amour.

On y verrait déjà une justification imparable aux histoires adultérines des siècles passés quand les partenaires étaient unis par leurs familles respectives, au nom d'intérêts parfois sordides et au mépris de leurs sentiments.

Mais ce type d'union « arrangée » n'ayant plus heureusement cours, et les partenaires ne s'unissant que sur leurs inclinations mutuelles, après avoir souvent même accompli un galop d'essai, pourquoi, diable, l'amour au nom duquel ils s'unissent s'épuise-t-il au bout d'un temps plus ou moins long, au point de conduire soit à l'adultère soit à la rupture ?

On invoque le temps, l'usure, la monotonie, la tentation, l'intervention de l'entourage, la conjoncture et quantité d'autres facteurs ?

Doit-on prendre cet inventaire au sérieux ?

C'est une vraie question.

« Depuis qu'on s'est marié, il a changé » dit cette épouse. « Je savais qu'il était comme ça, mais j'espérais le changer » dit cette autre. Quant à ce troisième, il raconte avoir enfin épousé, dès la mort de sa mère, la femme que cette dernière refusait de considérer comme sa belle-fille, alors même qu'il vivait avec elle depuis dix-neuf ans. Mais ce qu'il ne comprend pas, c'est la raison qui l'a poussé, deux mois à peine après son mariage, à tromper son épouse avec son premier amour, retrouvée après vingt cinq ans de séparation !

Oscar Wilde donnait déjà une idée de ce avec quoi chacun se débat, en affirmant dans un de ses paradoxes, que « Les femmes finissent toujours par devenir comme leur mère. C'est leur drame. Jamais les hommes. C'est le leur. »

Je pourrai multiplier les exemples à l'infini – et, je le signale une fois encore, ils abondent dans mon ouvrage. Je n'épuiserai pas plus la variabilité des situations que le sujet lui-même.

Devrais-je en conclure qu'il ne s'agit jamais que de cas d'espèce auxquels il serait vain de chercher des facteurs communs ?

Si je le faisais, je céderais à la facilité et je concéderais à chaque histoire sa spécificité en la considérant à la fois comme irréductible à aucune autre et comme impossible à saisir dans la logique qui la sous-tend.

Ce serait comme si, recevant une demande d'aide, je disais à la consultante ou au consultant : « Madame, Monsieur, vous êtes comme ça ; vous avez été fabriqué(e) comme ça ; c'est votre lot ; et vous n'avez pas d'autre choix que de vous en accommoder et d'en prendre votre parti. » Je n'aurais du coup strictement aucune fonction et je renverrais le sujet à l'inanité de sa démarche, au risque de le voir se jeter sous les roues d'une voiture au sortir de mon cabinet.

Est-il sérieusement plus difficile d'analyser le moteur du passage à l'acte adultérin, que d'analyser n'importe quel autre symptôme qu'amène un patient ?

Certainement pas.

À condition toutefois, plus que pour les autres symptômes, de ne pas se laisser prendre aux idées reçues.

Notre époque, travaillée par la perversion ordinaire, n'a pas seulement banalisé le sexe en lui conférant une place centrale dans tous les domaines. Elle en a fait une valeur suprême au point de disqualifier toute personne susceptible de marquer la moindre discrétion en la matière. Elle promeut comme une norme la sexualité sans limite et elle dénonce avec énergie l'engagement, voire le bonheur, d'une fidélité affrontant la durée. Or je témoigne que, même parmi les personnes gagnées à ce type d'idéologie, l'infidélité est vécue dans une douleur que j'ai vue, plus souvent que je ne l'aurais voulu, conduire parfois au suicide. On ne mesure pas encore le mal qu'a fait, dans certaines couches de nos sociétés, l'option très médiatisée qu'avaient prise en la matière le couple formé par Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir. Ils avaient convenu, et fait savoir, que chacun d'eux avait toute liberté de conduire sa vie sexuelle à condition de ne rien cacher à l'autre. Une hypocrisie redoutable : on a su plus tard qu'ils ne l'ont pas toujours fait.

De dire les choses ainsi fait courir à mon discours le risque de se voir affecté d'une connotation morale. Il n'en est pourtant strictement rien et je porte si peu de jugement en la matière que je n'ai jamais hésité à affirmer que dans l'adultère, il n'y a pas un coupable et une victime, il y a deux victimes : l'une de son histoire, l'autre de l'intervention de cette histoire ancienne dans celle qui se construit.

Et je vais m'en expliquer.

Pour le comprendre, il faut admettre une fois pour toutes, que ce que nous croyons être notre liberté de penser et d'agir est un pur leurre.

Parce que nous ne sommes pas nés *ex nihilo*.

Nous sommes le produit d'une histoire qui remonte le générations et qui nous surdétermine infiniment plus que nous ne le croyons.

Il n'existe absolument aucune rupture entre le nouveau-né que chacun de nous a été et l'adulte qu'il est devenu, quelque âge a-t-il atteint.

Si en tant qu'adulte nous avons le sentiment, voire la certitude, d'avoir été l'acteur de notre histoire, d'avoir été l'auteur autarcique de toutes les décisions qui l'ont ponctuée, nous devons aussi admettre que notre action n'est jamais intervenue que sur les crêtes de cette histoire et en aucune façon sur son parcours.

Nous n'avons jamais eu d'autre choix que de céder à la poussée de l'histoire qui nous a échoué, que nous n'avons pas choisie, et dont les acteurs ont été nos ascendants.

Si notre narcissisme souffre trop d'une vision qui semble aussi réductrice, nous pouvons toujours nous consoler en prenant acte du fait que nous sommes les

acteurs principaux de l'histoire de nos enfants. Et que nous le restons même si nous nous évertuons à prôner leur liberté et à œuvrer pour la préserver.

Et tout cela parce que ce que j'appelle l'histoire ne transite pas par la conscience et la volonté, mais par l'inconscient, lequel passe par toutes sortes de voies, y compris les nuances infinies du langage, des échanges et des attitudes.

S'il en est ainsi, dira-t-on une fois encore, il n'y aurait aucune manière de se repérer ou de comprendre quoi que ce soit dans la moindre histoire.

C'est là que je ferais intervenir les différences que j'introduis entre les crêtes du parcours d'une histoire et la direction générale de ce parcours.

Des autoroutes, il y en a partout. Et les paysages dans lesquels elles sont insérées sont des plus divers. Mais leur tracé, pour différent qu'il puisse paraître, obéit à des lois strictement identiques d'une région à l'autre et d'un pays à l'autre. Elles sont toutes à sens unique, elles comportent toutes plusieurs voies, des entrées, des sorties, des échangeurs et des panneaux de signalisation.

Il en est de même du parcours des histoires. Et on ne s'écarte pas du parcours si on s'est arrêté sur une aire de repos, qu'on a pris de l'essence ou qu'on a été bloqué dans un embouteillage, qu'on a pris une déviation pour le contourner et qu'on a roulé plus ou moins lentement. Ce sont ces nuances que j'appelle les crêtes de l'histoire. On a choisi un métier, contracté une union, fait un ou plusieurs enfants, on ne fait jamais que d'aller d'un point à l'autre sur le parcours d'une vie qui va de son début à sa fin.

Nous allons donc nous intéresser à ce parcours et tenter sinon de le décrire, du moins d'en donner une idée. Vous verrez alors comment s'y inscrivent l'amour, le sexe et la difficulté du rapport des hommes et des femmes quand les sociétés les abandonnent à leur tête à tête et à l'inévitable confrontation qui s'en suit !

Il faut partir du début de la vie.

Un nouveau-né vient au monde, non pas neuf mais déjà vieux de neuf mois de séjour intra-utérin.

Jusqu'à ces dernières quarante années, on a toujours cru que ce séjour était sans aucune importance et qu'il expliquait seulement l'attachement spontanément ressenti par la mère pour « le fruit de ses entrailles ».

Depuis quatre décennies on a pris la mesure de l'importance phénoménale de ce séjour pour le bébé.

Le cerveau sensoriel en construction du fœtus ne cesse pas en effet de récolter quantité de choses qui lui viennent toutes de sa mère. Le fœtus se constitue ainsi une banque de données tellement riche que, dès sa venue au monde, il est capable de reconnaître sa mère d'entre toutes les autres femmes. Il discrimine en effet son odeur, sa manière de porter, sa voix et le goût des aliments qu'elle apprécie. Seule l'aire sensorielle de la vue est vide de toute donnée en raison de

l'obscurité du milieu utérin. Mais comme les différentes aires sensorielles cérébrales échangent leurs informations, il lui suffit de 8 heures de vie aérienne pour reconnaître sa mère sur... photo !

Le nouveau-né vient ainsi au monde avec une forme d'alphabet élémentaire hérité de sa mère. Un alphabet qu'il utilise pour tisser aussitôt son lien avec elle et dont la fiabilité fera qu'il en usera, sa vie durant, pour réfracter la réalité de l'univers dans lequel il vivra.

La Mamma !

L'aventure de vie commence sous de merveilleux auspices. La mère secourable pourvoie au besoin de son bébé et ce dernier la perçoit comme la source la plus merveilleuse de la vie dans laquelle il s'inscrit. Il n'a alors aucune conscience du temps qui s'écoule et vit chaque instant comme une parcelle d'éternité.

Cet état édénique se rompt hélas en raison du développement psycho-moteur.

Aux alentours de la fin de la première année, le bébé commence à prendre conscience de son corps et une série de ratages inévitables dans la disponibilité de sa mère à son endroit vont facturer le sentiment d'éternité et introduire dans sa sensibilité la conscience de l'écoulement du temps. La mère n'a pas répondu à son appel pressant parce qu'une fois elle prenait sa douche, qu'elle était descendue prendre le courrier la fois suivante ou qu'elle avait été appelée chez une voisine la fois d'après. Il perçoit cette absence menaçante en même temps que son aliénation à elle. Comme c'est elle qui médiatise le monde pour lui, il ne la concevra plus seulement comme la source de sa vie mais aussi comme l'agent possible de sa mort : elle peut le faire vivre comme elle peut le laisser mourir. Il en conclut qu'elle est toute puissante. Et donc effrayante. La trace de cet étape, qu'on retrouve jusqu'à l'âge adulte, tient dans le fait que les hommes ont généralement peur des femmes, mais que les femmes aussi ont peur des femmes !

L'amour qu'il a eu pour elle ne peut pas s'envoler ainsi.

Il va tenter de lutter contre la toute puissance qu'il lui attribue en développant sa propre toute puissance sous la forme de caprices.

Puis, comme il ne parvient pas ainsi à ses fins, il va tenter autre chose.

Quand il est un petit garçon, il va s'offrir à elle comme objet d'amour et faire d'elle le sien. C'est ce qu'on appelle l'étape œdipienne du développement. Ça va durer un certain nombre d'années et il ne renoncera à son projet que lorsque, vers la 6^e année, il prendra peur de la réaction de son père. La peur du père va remplacer définitivement la peur de la mère. Le garçon renoncera à cette dernière et se consolera en se promettant d'en trouver une identique pour lui quand il sera grand.

Mais pour la fille, les choses vont être plus compliquées. Elle ne peut pas avoir d'échanges amoureux engagés avec sa mère qui est du même sexe qu'elle. Elle va se tourner vers son père dont elle espère ainsi se faire un allié protecteur

contre sa mère. Elle va donc faire avec lui ce que le petit garçon a fait avec sa mère. Mais, ce faisant, elle prend acte non seulement qu'elle a abandonné sa mère pour son père, mais qu'elle séduit l'homme de sa mère. La double culpabilité qu'elle va en concevoir va redoubler la peur qu'elle avait de sa mère et donner à jamais à cette dernière une très forte influence sur elle.

Si on examine ce qu'il en est de cette étape si déterminante pour les hommes et pour les femmes, on doit relever que :

- les garçons entrent dans l'amour par le biais du sexe et que leur sexualité est d'emblée hétérosexuelle
- mais que les filles entrent d'abord dans l'amour et seulement après dans la dimension sexuelle de cet amour dont seulement la part affectée au père est de nature hétérosexuelle alors que persistent chez elles une part d'amour homosexuel en direction de la mère.

C'est sur cette différence initiale que se construisent les malentendus entre hommes et femmes ainsi que tous les scénarios adultérins.

Les malentendus résident dans le fait que les hommes attendent de leur rencontre avec les femmes une forme d'exploration totale de l'hétérosexualité, alors que les femmes sont moins enclines à cette exploration et développent souvent leurs réticences sous la forme de phobies.

Quant aux scénarios adultérins, ils se révèlent, dans l'un comme dans l'autre sexe, comme des aventures régressives qui impliquent un retour vers la mère du tout petit âge et la tentative de retrouver la sensation d'éternité qui a laissé sa trace avant que ne survienne l'angoisse de mort. La maîtresse ou l'amant sont censés permettre un retour vers ce nirvana auquel on n'a pas cessé de croire.

En quoi tout cela peut-il intéresser un pédiatre ?

En ceci qu'il voit les mères s'évertuer aujourd'hui à combler leurs enfants. Ces enfants, à qui il aura été dit qu'ils ont « droit à tout », n'auront été privés que de sexe. Le jour où ils accéderont à la sexualité, ils voudront en être comblés au point que nul partenaire ne parviendra à les satisfaire. Ils iront ainsi de l'un à l'autre courant après la même illusion et collectant les déceptions.

La sagesse des générations précédentes, qui ont eu tout le temps de tester les conduites, habituaient très tôt les enfants à l'idée que dans la vie, « on ne peut pas tout avoir ». Cela permet à chacun de se débrouiller plus ou moins bien avec ce que sa vie lui apportait. Les adultères existaient, certes, ils étaient le fait de personnes appariées sur un mode insupportable bien plus que de personnes ayant souvent été comblés dans leur existence d'enfants.

La manière dont on élève les enfants aujourd'hui, risque de générer chez les adultes qu'ils seront une insatisfaction incompatible avec la durée des couples. La multiplication des familles recomposées nous l'annonce d'ailleurs. Le

paysage qui se dessine ainsi verra sans doute dans quelques générations la formation de couples toujours précaires qui se déferont après avoir semé des enfants. La cellule familiale risque de disparaître. Et comme elle est l'unité élémentaire pour la constitution du lien social, ce lien social sera lui-même profondément affecté.

On rétorque à cette vision des choses que la monogamie n'est en rien naturelle. Certes ! Mais est-on dans la nature ou dans la culture ? Si on décide de revenir à la nature, il faudra alors assumer de revenir aussi à la barbarie.

Est-ce cela qu'on veut ?